

Commençons par le Rond Point. Nous appelions ainsi notre domicile familial de Nancy situé 8 Rond Point LEPOIS.

Notre maison était entourée par d'autres maisons appartenant à de bons amis de mes parents. Elles abritaient toute une marmaille d'âges semblables aux nôtres.

Étant le plus jeune des GERARD, je faisais partie du lot des petits dont la survie n'était due qu'à la condescendance des « grands », ce qui était bien souvent un sujet de désaccord entre générations.

Il n'en reste pas moins que cette foule d'enfants, 3 chez les Gérard, 5 chez les Bergeret et 4 chez les Vilgrain, animait indiscutablement notre rond point en troublant vraisemblablement la quiétude des autres voisins.

Il est curieux que la maison où je suis né ne m'ait pas laissé de souvenirs d'aventures enfantines particulières. Je ne me souviens pas en effet d'avoir été une fois dans le grenier. Pourquoi? Mystère.

Je me souviens d'un placard immense (au moins 5m²) rempli de cartons vides. Je me souviens d'un piano droit dans la salle d'étude où on m'a imposé (peu de temps d'ailleurs vu mon incompétence) les leçons de m^{lle} DUVERNOIS. Je me souviens d'un tableau dans ma chambre représentant un cardinal tout de rouge habillé, qui ne m'a d'ailleurs inspiré aucune vocation, ce qui n'était pas, je pense, le désir de mes parents.

Par contre, je me souviens bien sûr de la coalition permanente de mes frères, l'un taquin, l'autre relativement indifférent, qui exerçaient régulièrement leur cruauté sur un petit frère innocent et hurlant, ce qui donnait évidemment lieu aux remontrances parfois énergiques de notre père.

Je me souviens également avoir entendu une voix « énorme » crier d'en bas : « c'est fini là haut » lorsque le tapage aux étages devenait insupportable.

Un jour, mes parents étant bien entendu absents, mes frères trouvèrent ingénieux de saouler leur petit frère en piquant je ne sais plus quel alcool dans l'armoire du salon réservée à ce breuvage et rigoureusement interdite aux enfants. L'effet de l'alcool, plus un sérieux arrosage au jet dans le jardin firent de moi une pile atomique nécessitant l'intervention de la femme de chambre, Hélène, qui se vit qualifiée, vu mon éloquence habituelle, des qualificatifs (excusez) : salope et trouducuteuse.

Bien entendu, le résultat final fut : un mois de 1/2 pension à St SIGISBERT. La justice étant parfois immanente, Jacques y fut également condamné, et la vengeance étant un plat qui se mange froid, je rentrais chaque soir à la maison en vantant la qualité des repas alors que Jacques trouvait ça infect.

Ayant parlé de notre femme de chambre HELENE, je pense intéressant d'évoquer les noms des domestiques employés par mes parents à différentes époques :

cuisinière : Sophie SCHOCH

femme de chambre : Ernestine BITSCH

femme de chambre : Hélène BUCH

Et pour compléter la série, Hélène a épousé par la suite un homme appelé HATCH.

Les tourments que mes frères m'imposaient et par conséquent mes réactions toujours bruyantes, ainsi que, je dois le dire, le fait que je ne fichais absolument rien à « SIGIS », ont décidé mon père à m'imposer un séjour en pension qui a duré 2 ans. La MADRANGE, succursale pour internes de Saint Sigisbert, se trouvait dans la proche campagne de Nancy. Basée sur le principe de l'uniforme, de la discipline, de l'ennui, de la mal bouffe, c'était le lieu idéal pour la régénération de l'être sensible et paresseux que j'étais. Je me mis donc à travailler et par conséquent à mieux réussir dans mes études. A ce sujet, j'ai connu un professeur de français

...quable qui m'a convoqué à la fin de ma première année pour me donner une liste de notes
...dans la 1^{ère} colonne les notes qu'il m'avait attribuées et dans la 2^{ème}, celles que je
... :

1^{ère} colonne : 10 12 13..... 15

2^{ème} colonne : 1 2 3 15

Cherchez l'erreur !!!

Toutes nos vacances se passaient en principe à St DIE chez notre grand-mère

GERARD.

La villa d'ORMONT était située au milieu d'un immense parc, avec ruisseau, ponts, étangs,
font, potager, verger, bâtiments annexes, garage, maison du jardinier, il y avait même un tennis
dont l'ancienneté et le manque d'entretien étaient prouvés par la grosseur des arbres qui avaient
poussé dedans.

La bicyclette était donc notre moyen de transport habituel et obligatoire sans oublier le
« TAUREAU », large planche affublée de grandes roues métalliques dont les 2 roues avant
étaient directionnelles (estengin n'était utilisé qu'en descente). Le ruisseau nous permettait de
pêcher des petites truites à la fourchette, quant à l'étang, il était rempli de grosses carpes dont la
survie n'était due qu'au fait qu'elles étaient immangeables.

La distance entre Nancy et St DIE était de 80km sans autoroute évidemment. Papa partait en
même temps que maman, lui dans sa « viva grand sport », elle dans sa petite « Simca 6 », lui a
nouveau ouvert, elle très tranquillement. Papa avait juste le temps d'embrasser ma grand-mère
lorsque maman arrivait avec nous bien sûr qui ne voulions pas prendre un tel risque.

Une de nos principales activités étaient le club d'ORMONT. Le chalet en était le siège. Ce
club possédait son drapeau, un hymne et surtout un état major constitué des « anciens » :

Jacques était président,

Claude était vice président,

François était trésorier,

Monique était infirmière major,

Jeannot était infirmière,

Roger (le fils du jardinier) était caporal,

et moi, j'étais simple soldat, c'est-à-dire taillable et corvéable à merci. Tout refus d'obéissance
entraînait une punition qui était en général, l'enfermement dans une cabane ayant servi de cage à
lapins et ce, sous l'œil narquois de tous les membres du club.

Notre principale activité était le vélo, mais parfois mes frères avaient des idées lumineuses,
telles que le cirque par exemple, dont le matériel de la terrasse, chaises et tables, servait à
constituer les cages et autres couloirs à fauves. Ces fauves étaient évidemment les membres
inférieurs du club (pour une fois, je n'étais plus le seul). Nous devions rugir, faire le beau, sauter
dans un cerceau (pas enflammé heureusement) pendant que les dompteurs (les membres
supérieurs) hurlaient et faisaient claquer leur fouet et ce, sous l'œil attendri des parents qui
trouvaient cela très rigolo.

Une autre idée fut la construction d'une cabane aérienne, entre trois arbres en triangle à
environ 5 mètres de hauteur. Ce fut une réalisation magnifique mais peu écologique du fait que
les énormes clous utilisés étaient directement plantés dans les arbres qui n'en ont pas crevé
d'ailleurs.

Combien de fois ai je entendu alors : va chercher la boîte à clous... va reporter la boîte à
clous... va rechercher la boîte à clous etc etc..

La tradition voulait que, chaque année, nous organisions une représentation à laquelle assisteraient la famille et de nombreux amis des parents.

Nos mères nous aidaient pour les grimages et les costumes. Nous jouions des pièces de Labiche et singions les actualités de l'époque; je me souviens du défilé interminable devant Jacques grîmé en Hitler, d'une armée constituée des 6 membres restant du club qui, passant derrière un paravent, rejoignait le dernier de la file et ce pendant au moins un quart d'heure, ce fut un succès fou.

Il arrivait parfois que je me trouve seul à la villa. Je ne pense pas que je regrettais mon esclavage, mais finalement je m'ennuyais un peu. Avec Roger, nous allions pêcher dans le ruisseau à la fourchette de petits poissons que nous pensions être des truites; nous récoltions dans ce même ruisseau de la terre glaise avec laquelle nous réalisions des sculptures extraordinaires; nous vidions en grande partie de leur substance les groseilliers, tout en observant du coin de l'œil l'arrivée toujours possible d'Eugène, le père de Roger, qui n'était pas forcément d'accord.

Ma grand-mère GERARD était une femme de caractère, ce qui ne signifiait pas forcément qu'il était mauvais, mais si nous n'exagérons pas, elle nous laissait totalement libres de nous amuser comme nous le désirions. Nous avons tous profité au maximum de cette liberté à condition de respecter un minimum de règles.

Eugène (le jardinier) savait préparer une mixture à base de frêne que nous appelions « FRENËTTE ». Cette boisson fermentée comme de la bière était un produit particulièrement explosif, à tel point que l'ouverture d'une bouteille bouchonnée comme du champagne, était une réelle prouesse... Nous nous en servions parfois comme arme de duel; les deux duellistes, à une distance de 4 ou 5 mètres ouvraient en même temps leur bouteille et le plus aspergé avait perdu.

Un soir au dîner, imaginez une table de 10 à 15 personnes avec grand-mère au milieu; la tradition voulait que ce soit grand-mère qui ouvre la bouteille avec la bonne à sa droite tenant un grand récipient destiné à recevoir le contenu explosif; l'émotion sans doute voulut que grand-mère, au lieu de rester à droite, balaya toute la table de droite à gauche, mon grand-père éclata de rire, d'autant plus qu'une autre assistante, une amie de grand-mère, Melle LAMOTTE, qui bégayait terriblement, s'écria devant un silence consterné ÔH-ÔH-A.A.A AN. AN. ANDRÉE.

Une autre fois, un mendigot venant mendier eut le tort de dire à ma grand-mère qui lui ouvrait la porte : « Ah, ma pauvre dame... ». Grand-mère énervée, lui répondit : « d'abord, je ne suis pas pauvre, et puis, je ne suis pas votre dame! » et la porte se referma.

Grand-mère descendait tous les jours au 'cellier' où étaient entreposés tous les fruits du verger (poires, pommes, raisins). Dès qu'un fruit était un peu abîmé, blet, talé parfois pourri, elle le remontait, ce qui fait que je n'ai jamais connu chez grand-mère que des fruits en piteux état.

Je couchais au 2^{ème} étage dans une grande chambre, près de celle qu'occupaient mes parents lorsqu'ils étaient là. Mon lit était entouré de tentures épaisses et sombres et il y avait un grand espace derrière la tenture entre le lit et le mur, c'est-à-dire que je n'étais pas très rassuré lorsque je me couchais le soir... Il y avait 2 fenêtres rondes (appelées œil de bœuf) et une table ronde également avec une nappe en gros tissu épais. Je donne les détails pour éclaircir ce qui va suivre. Une nuit, la pleine lune éclairant au travers de 'l'œil de bœuf', une drôle d'impression me réveilla et je vis avec terreur une lourde chaise traverser la chambre en roulant et venir cogner mon lit et en même temps la nappe tomba de la table; Puis, le silence.

Tout d'un coup, maman, qui était seule cette nuit là, rentra affolée dans ma chambre, car la porte de son armoire s'était ouverte et refermée. Le calme étant revenu, nous avons tenté, maman et moi de nous rendormir.

Le lendemain matin avant de raconter nos angoisses de la nuit, nous apprenions qu'un tremblement de terre d'assez forte magnitude, avait eu lieu cette nuit.

Le Grenier : si je ne connaissais pas celui de Nancy, celui de St Dié était pour moi un lieu étrange et très ancien, où se trouvait des objets qui, pour moi, dataient d'un temps révolu. Journaux, revues, meubles de jardin, etc... Le plus extraordinaire était une armoire à jouets. Je me souviens en particulier d'un tram à vapeur (mais oui, d'une vraie machine à vapeur) qui entraînait toutes sortes de choses... des marionnettes, des guignols... Le tout semblait tellement sacré que je n'ai jamais osé les descendre. Quel dommage!!

Chaque année, nous allions plusieurs fois à COLMAR en Alsace. Notre Oncle HENRI, le plus jeune frère de papa, avait trouvé le moyen de convaincre mes parents de nous y emmener pour faire un goûter qui devint rapidement un goûter d'anniversaire. Nous partions en voiture par le col du 'bonhomme' et atterrissions au CENTRAL sur la place RAPP à Colmar. Avant les agapes, nous allions chez un marchand de jouets appelé WALD BAROCO où nous arrivions toujours à grappiller une petite bricole sympathique.

Puis, de retour au Central, nous attaquions le goûter consistant en une énorme choucroute arrosée de ... beaucoup de bière. A la fin du repas, les enfants avaient droit quelque soit leur nombre à un grand verre de kirsh ou framboise avec une paille.

Il y avait bien entendu un orchestre et les toilettes étaient au sous-sol avec à l'entrée une alsacienne en bois grandeur nature. La tradition voulait qu'on aille « moucher l'alsacienne » en allant faire pipi.

La loi étant moins sévère qu'aujourd'hui concernant le degré d'alcool dans le sang, les conducteurs n'étaient pas toujours en très bon état pour le retour. Je me souviens du jour où papa s'était pris dans les rails du train qui longeait la route dans les vignes « du Seigneur » et une autre fois, papa voulant nous imiter en sautant sur la place RAPP entourée de lourdes chaînes, s'était pris les pieds dedans et s'était affalé un mètre plus bas sans se faire mal d'ailleurs mais en hurlant de fureur à 2h du matin.

Nous étions alors à la fin de 1938 et l'avenir allait nous réserver des aventures, parfois désagréables.

J'ai abandonné ce journal pendant un certain temps car la douleur, ainsi que l'angoisse de la voir revenir, ne m'a pas permis de continuer.

Maintenant que ma santé semble être stabilisée, je vais essayer de reprendre mon récit au point où je l'avais laissé, c'est-à-dire à la guerre.

Les 6 premiers mois de cette « drôle de guerre », c'est ainsi que nous l'avions appelée, se sont passés dans le calme absolu. Les militaires de la famille venaient en permission régulièrement chaque week end. Nous n'avions aucun souci puisque les affiches dans les rues expliquaient : « nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ». Nous habitions chez une amie de mes parents, car le Rond Point était proche de la gare et nous craignions des bombardements.